

Littérature étrangère

Number 44, June–July–August 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19932ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1991). Review of [Littérature étrangère]. *Nuit blanche*, (44), 45–50.

LE PETIT PRINCE CANNIBALE
 Françoise Lefèvre
 Actes Sud, 1990, 151 p. ;
 23,50 \$

Deux personnages puissants happent le quotidien de la narratrice de ce roman. Le premier est une cantatrice atteinte d'un cancer de la peau, une sirène couverte d'écailles qui chante sa douleur. L'autre est un enfant autiste, un petit prince incrédule et qui hurle jusqu'à l'intolérable. Blanche fait partie de l'œuvre à écrire et Sylvestre, du quotidien à braver. Réels ou fictifs, ces personnages vont tout exiger de cette mère romancière qui délaissera peu à peu la cantatrice pour accompagner l'enfant jusqu'au bout de son monde. Celui qui entravait la création devient la matière même du roman, le plus sublime des héros.

Nous ne pourrions oublier l'univers infiniment dense de la narratrice, cette femme préraphaélite à la chevelure lourde, enveloppée d'une cape de velours tenant plus du rideau de scène que du vêtement, qui nous entraîne dans des sous-bois transpirant l'humus, le poivre et le lait. Elle est un peu sorcière cette femme-là, avec ses boîtes, ses bagues, ses objets ciselés, ses dents de bébé. Ce qu'elle nous laisse deviner de ses rituels d'écriture, de ses coups de cœur, de son enfance (fillette toute lucide et pénétrante qu'elle fut), son ton à la fois voluptueux et vif, exalté et combatif, voilà ce qui en fait un personnage hors du commun.

Avec *Le petit prince cannibale*, Françoise Lefèvre signe son texte le plus fort. S'agit-il d'un poème, d'un roman, d'un témoignage ou d'un récitatif ? Là n'est plus la question pour cette remuante Ophélie des lettres. Un texte inclassable, certes, mais incontournable, et qui nous révèle que « l'amour maternel est le moins mièvre des sentiments ».

Marie Vallerand



EN FAMILLE
 Marie Ndiaye
 Minuit, 1990, 315 p. ; 29,95 \$

J'écris solitude, violence, rejet, racismisme et déjà votre regard se détourne. J'écris encore : un roman déroutant, manifestement en rupture de code, expose en trois cent pages les déboires d'une jeune Fanny absolument fascinée par une famille mythique, la sienne, qui n'a de cesse de la rejeter. Déjà lu cent fois, peut-être mille. J'insiste : cette Fanny meurt deux fois au cours du récit ; son aïeule lui parle dans les bouteilles d'eau ; d'ailleurs Fanny n'est pas son nom mais le nom d'une héroïne de roman que sa tante est en train de lire ; son père, un être aux manières étranges drapé dans une somptueuse robe écarlate, veut l'épouser contre son gré. Réalisme magique ?

Elle rencontre cinq fois sa mère, par hasard, sur le quai d'une gare ; son oncle et son amant s'appellent Georges ; sa tante Colette ne la reconnaît jamais. Mais où sommes-nous ? Dans un magistral exercice d'écriture, où une galerie de personnages médiocres, insignifiants jusqu'à la nausée, rêvent d'habiter des maisons toutes identiques, passent leurs journées au supermarché et n'entreprennent aucune conversation sans ouvrir, au préalable, la télévision. Dénoncia-tion ?



La prouesse de ce roman vient de ce qu'il réussit ce que rate toujours le récit de vie tragique : vous allez littéralement vivre le rejet, sentir l'indifférence et l'étrangeté du monde. Non pas par identification ou prise de conscience, puisqu'aucun repère psychologique, aucune explication ne vous y autorisent. L'écriture décrit, avec une précision et une neutralité inouïes, un monde incompréhensible. Sciemment désorienté par les invraisemblances d'une intrigue qui n'en est pas une — le récit n'a d'ailleurs pas de fin —, ballotté d'un lieu à l'autre sans pouvoir les reconnaître, désemparé, vous en voudrez à ce récit qui ne fonctionne pas comme il le devrait. À l'image de Fanny, votre plus cher désir sera de reconstruire ce lieu familier qu'est d'ordinaire l'univers romanesque. J'écris enfin : et je ne vous ai pas tout dit !

Frances Fortier

LA SPÉCULATION IMMOBILIÈRE
 Italo Calvino
 Seuil, 1990, 142 p. ; 24,95 \$

Qu'est-ce qui se cache sous un titre aussi plat, qu'on dirait destiné à coiffer une étude économique plutôt qu'un récit ? En fait, c'est un tableau assez désenchanté de l'Italie d'après-guerre, brossé à travers l'histoire d'un intellectuel, un certain Quinto. Pour se conformer à ce qu'il sent être les nouvelles valeurs de son époque, il se lance dans l'immobilier. Mais son association avec un entrepreneur douteux et retors

tournera à l'échec. La fin de l'histoire a un goût d'amertume et de désillusion.

Il y a de l'étude sociologique dans ce récit qui s'accorde mal avec l'image que nous avons de Calvino. Mais il ne faudrait pas oublier qu'il y a plusieurs manières dans son œuvre. Nous connaissons l'expérimentateur de *Château des destins croisés* ; le conteur du *Chevalier inexistant*. Mais il y a aussi un Calvino néo-réaliste, proche des Vittorini, Sciacchia, Moravia. Il s'agit même là de sa première manière et l'écrivain ne l'abandonnera définitivement qu'en 1963 avec *La journée d'un scrutateur*. *La spéculation immobilière* se rattache sans ambiguïté cette part néo-réaliste de son œuvre. Le texte, jusqu'ici inédit en français, fait partie d'une série de récits écrits dans les années cinquante et réunis sous le titre de *Contes* en 1958.

Nul doute que beaucoup d'Italiens des années cinquante se sont reconnus dans ce Quinto qui prend conscience que les idéaux sur lesquels auraient pu être reconstruits le pays et la société ont été troqués contre la recherche du profit facile. Comment ne pas nous reconnaître nous-mêmes dans ce personnage, nous sentir proches de lui, notre époque étant ce qu'elle est : sans idéaux véritables, tout entière vouée à la spéculation (pas seulement immobilière) et à la consommation ?

Jacques Martineau

DE CENDRES ET DE FUMÉES
 Philippe Blasband
 Gallimard, 1990, 154 p. ; 25,50 \$

Philippe Blasband est né à Téhéran en 1964 ; il a émigré vers la Belgique une dizaine d'années plus tard. Ce premier roman, à forte saveur autobiographique, pique aussitôt la curiosité. Le narrateur, Iradj Lévy, jette pêle-mêle sur le papier, avec la spontanéité lucide de l'enfant qui les a vécus, les souvenirs que livre, par vagues successives, la mémoire. Chaque fois que de nouvelles images jaillissent, elles suspendent le récit en cours, s'y intercalent ; tous les fils se croisent et peu à peu le livre se tisse.

L'auteur semble garder pleine liberté face au texte à écrire. Aucun sujet ne semble

tabou ; tous, même le plus scabreux, ont droit à une égale franchise froide. Aucune difficulté à passer de Téhéran à Bruxelles ou en Israël ; la rêverie ouvre ou ferme une porte et le narrateur se retrouve ici ou là, avant ou après. Aucune sentimentalité pour parler des cinq grands-oncles Hosseini aux destins divers et tragiques ; pour parler du frère, gigolo de métier dans le quartier de la Bourse à Bruxelles, qui meurt empoisonné par une cliente. Aucun destin n'est banal et tout est crédible, à cause de l'humour constant que maîtrise avec sang-froid le narrateur. Humour pour dessiner les portraits de tous ses personnages, pour dédramatiser les situations, pour dire entre les lignes combien la Belgique est un pays terne et plein d'ennui en comparaison du bouillant pays natal ! Le mot *désopilant* rend bien le ton du récit.

Peu à peu les détails s'effaceront de la mémoire. Le jour où Iradj Lévy apprend que la maison de son grand-père est écrasée sous les bombes irakiennes, en lui tout l'Iran s'écroule ; il n'est plus rien. Il sait qu'il va vieillir, engraisser et mourir. Il ne restera de tout cela que « cendres et fumées ».

Monique Grégoire

LE JOUR OÙ MR. PRESCOTT EST MORT

Sylvia Plath

Trad. de l'américain par Catherine Nicolas

La Table Ronde, 1990, 249 p. ; 29,95 \$

Le parcours de Sylvia Plath est pour le moins dramatique : née au Massachusetts en 1932, elle se suicide en 1963 peu après la parution de son unique roman, *La cloche de détresse*. Connue surtout comme poète (*Trois femmes : poème à trois voix* et *Ariel*), Sylvia Plath n'en a pas moins écrit environ

soixante-dix nouvelles, la plupart demeurées inédites. *Le jour où Mr. Prescott est mort* réunit dix-huit textes.

« Sylvia Plath elle-même aurait certainement exclu plusieurs de ces nouvelles, avertit Ted Hughes dans la préface, elles sont donc publiées contre son gré : il faut en tenir compte. » Certains des textes sont en effet nettement plus faibles que d'autres et le recueil aurait gagné à en voir quelques-uns retranchés (certains s'apparentent même davantage à l'essai qu'à la nouvelle). Il faut toutefois souligner qu'il ne s'agit pas de « recueil » au sens où l'entendent nombre de nouvellistes. Le lecteur doit ici s'intéresser davantage aux textes qu'à leur agencement, qu'à la structure interne qui les sous-tend, pour y trouver le plaisir que la lecture de Sylvia Plath n'est pas sans réserver.

La plupart des textes ont pour cadre l'Amérique de la fin des années cinquante : l'Amérique reluisante, rutilante de propreté, d'ordre, de discipline. Le Vietnam n'a pas encore écorché cette image véhiculée de par le monde entier,

l'*american dream* qui rejailit aujourd'hui sous la fallacieuse appellation de nouvel « ordre mondial ». On comprend que Sylvia Plath ait eu du mal à s'inscrire dans pareil contexte, que ses personnages étouffent et cherchent par tous les moyens à échapper à cette atmosphère lourde et poisseuse qui finit par donner l'impression qu'on la secrète tant elle vous colle à la peau. La nouvelle éponyme explore le thème de l'hypocrisie fardée de convenances sociales. Mort, Mr. Prescott a droit au respect qu'il n'aurait jamais pu escompter de son vivant. C'est là un thème récurrent chez Plath : le refus du bien-pensant, de la norme, de la soumission sociale. La folie qui guette ici les personnages met en lumière leur fragilité, leur difficulté à vivre dans un monde hostile à

tout ce qui ne reflète pas les valeurs de la majorité. Il se dégage de la lecture des textes de Sylvia Plath un sentiment d'étrangeté empreint d'un profond malaise, d'un mal-être. Écrire n'était certes pas un loisir pour l'auteure.

Jean-Paul Beaumier



LE BOUFFON ÉCLAIRÉ

José Antonio Gabriel y Galán

Trad. de l'espagnol par Serge Mestre

Climats, 1990, 314 p. ; 47,95 \$

Nous sommes en 1808, à Madrid. C'est le printemps. Joseph Bonaparte vient d'être proclamé roi d'Espagne et les Français occupent la ville. Dans quelque temps, Bonaparte devra s'enfuir après avoir vu, bien malgré lui, la terreur se répandre jusqu'en Andalousie : « Une couronne, confie-t-il à un ami, ne vaut pas le sacrifice d'une réputation ». La perfidie se conjuguant à la plus stricte humanité, la toile de fond du roman de Gabriel y Galán se trouve dépliée. Une atmosphère lourde, un espace politique et historique où chaque geste, chaque parole sont doubles, truqués, sournois.

Mais si nous nous trouvons devant le comble de la simulation, nous sommes aussi face à un texte qui, par la vertu de sa matérialité, transforme les mots en « dards hallucinatoires ». Don Pedro de Vergara, journaliste désormais réduit à rédiger les petites annonces à la *Gazette de Madrid*, croule sous le poids de l'indécision. Les mobiles des acteurs de l'Histoire lui échappant, il est condamné au doute et reste l'éternelle victime d'événements, à l'image d'un chien mort gisant sur la place des Mostenses. Ne possédant que « de vagues souvenirs et une volonté bien peu affirmée », don Pedro ne sait pas choisir : est-il du côté des *afrancesados*, ces progressistes en faveur de Napoléon ou du côté des patriotes libéraux de Cadix ? Doit-il appuyer les Bourbons ou fermer les yeux devant la barbarie des troupes d'occupation ?

Inapte à trouver une réponse politique, l'homme dont le métier est d'informer sublime sa déchirure. C'est ainsi qu'il partage ses désirs entre l'innocence ascétique de la muette

Mariblanca, la violence pragmatique de la Monserrat et le rêve de Rahel Levin, une belle Allemande qui ne représente jamais « qu'un personnage de roman, c'est-à-dire, une raison de spéculer. » Chez Gabriel y Galán comme chez Stendhal, l'érotisme se combine ainsi au politique et légitime ontologiquement le doute qui accule au désespoir. L'étude des mœurs emprunte alors toujours un double visage : l'individu est la métaphore fracturée de son peuple. Pas étonnant que le principe de transgression acquière force de loi pour une nation dont le renversement du pouvoir est l'état permanent.

Michel Peterson

LES LAPINS ET LES BOAS

Fazil Iskander

Rivages, 1990, 212 p. ; 31,95 \$

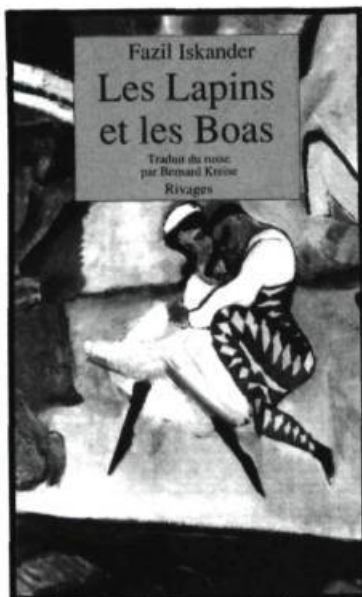
LE BUFFLE FRONT LARGE

Fazil Iskander

Complexe, 1990, 121 p. ; 17,95 \$

L'utilisation des animaux en littérature n'est jamais innocente, comme on sait. D'Ésope au *Roman de Renard*, de La Fontaine à George Orwell, c'est la manière astucieuse qu'ont trouvée les auteurs pour tendre aux humains un miroir où ils pourraient se voir, tout en gardant la possibilité de nier qu'il s'agissait bien d'eux-mêmes. Solution pratique aussi pour les écrivains comme Iskander, que les conditions politiques empêchaient de parler clair...

Les lapins d'Iskander, ce sont en fait les citoyens soviétiques et leur société, où le pouvoir du roi repose sur la délation. C'est l'image de la société soviétique d'avant la *glasnost*. Si *La ferme des animaux* d'Orwell montrait comment se met en place un système totalitaire, *Les lapins et les boas* montre plutôt comment peut se désagréger un tel système. Le grand problème des lapins est qu'ils finissent tôt ou tard dans la panse des boas. Mais voici qu'un lapin plus éclairé que les autres révèle un secret à ses congénères : s'ils cessent d'avoir peur des boas, ceux-ci ne pourront plus les hypnotiser pour ensuite les manger — « Notre peur, c'est leur hypnose ! Leur hypnose, c'est notre peur ! » À partir de ce jour, les lapins cessent aussi d'avoir peur de leur roi et commencent à mettre en



doute son discours sur les lendemains qui chantent : il leur promet qu'ils auront bientôt tous le droit de manger du chou-fleur, mais bien sûr, il n'y a pas de chou-fleur et personne n'en a jamais vu la couleur, pas même le roi. Au moment où l'anarchie menace, les boas découvrent qu'à défaut d'hypnotiser les lapins, ils peuvent aussi bien les étouffer. La peur se réinstalle, le roi retrouve son pouvoir. « La tâche de libération des lapins est infinie dans le temps. » Tout est toujours à recommencer.

Mais il y en a qui ne peuvent attendre, comme le buffle Front large qui donne son nom à un autre récit d'Iskander. Toute sa vie il s'est soumis à la « force raisonnable des hommes ». Voilà qu'un jour on le fait monter dans un camion pour l'emmener vers une destination inconnue. Pendant ce voyage, Front large fait un retour nostalgique sur sa vie, notamment sur ses amours malheureuses avec de charmantes bufflones. Puis la route se rapprochant de la mer, il a le cœur chaviré par des souvenirs de baignades avec ses parents, quand il n'était qu'un petit bufflon. Quand enfin il se rend compte que c'est à l'abattoir qu'on l'a amené, il casse tout, renverse les murs et se jette à la mer. Le récit se termine au moment où Front large, tout à son euphorie, ne voit pas qu'une barque, avec des hommes armés, s'approche de lui... Contrairement au récit précédent où le rapprochement entre les lapins et les hommes est constamment sous-entendu (et voulu), ici le récit ne reçoit sa valeur allégorique que rétrospectivement et par le biais

de l'histoire : combien de Soviétiques ont payé de leur vie leur désir de liberté ? Combien d'Allemands de l'Est n'ont pu attendre et ont franchi le « mur » au péril de leur vie avant de le renverser un certain jour d'automne 1989 ? On peut accepter une « force raisonnable » mais comment accepter d'être écrasé, d'être réduit à néant par une force aveugle ? « Il y a quelque chose de supérieur à la certitude, c'est l'espoir. »

Le dénominateur commun de ces deux récits est une certaine qualité de compassion. Et c'est sur ce terrain qu'Iskander espère rencontrer le lecteur. Il préfère, dit-il à la fin de son roman, un lecteur qui s'est un peu « assombri » : « Il me semble qu'on peut de sa part attendre bien plus de choses en faveur des lapins, s'il existe toutefois quelque chose qui puisse les aider. »

Jacques Martineau

ÉTAT DE RÊVE

Ian McDonald

Trad. de l'anglais par Bernard Sigaud

Laffont, 1990, 263 p. ; 32,10 \$

Quelle belle surprise ! Il y avait presque trois ans que la collection « Ailleurs et Demain » ne nous avait proposé un recueil de nouvelles.

L'auteur, jeune écrivain britannique vivant actuellement à Belfast, surprend par la grande originalité de son imaginaire et la richesse de son écriture. Dans certaines nouvelles, comme « Christian » ou « La roue de Sainte-Catherine », où il évoque des images de cerfs-volants se mouvant dans d'autres dimensions ou de locomotive martienne effectuant son dernier trajet, on pense tout de suite à Bradbury et à ses *Chroniques martiennes*. Ailleurs, en lisant « Scènes d'un théâtre d'ombres » ou « l'Île des morts », ce sont les souvenirs de Cordwainer Smith ou de Jack Vance qui nous envahissent devant la jalousie meurtrière d'un noble vivant dans une improbable Venise, ou le climat malsain d'un pays des morts où un veuf vient rencontrer sa femme une dernière fois. Enfin, « Roi du matin, reine du jour » nous rappelle H.G. Wells, les lettres et le journal intime d'un père savant



et de sa fille « possédée » formant la trame d'une rencontre du troisième type se déroulant en... 1909.

Ian McDonald, en plus de proposer des thématiques classiques mais renouvelées, nous offre des formes littéraires osées, différentes de celles auxquelles nous ont habitués les auteurs américains de SF — plus prosaïques. On retrouve avec McDonald le sens de la forme cher aux Européens et ce n'est guère étonnant si certains textes, comme « Portrait inachevé du Roi de la douleur, par Van Gogh », sorte de biographie parallèle de l'artiste fou de la beauté, ou « Radio Marrakech », belle variation sur les drogues stimulant les sens et l'intelligence, nous rappellent une certaine science-fiction française, plus particulièrement les meilleures œuvres de Philippe Curval ou de Gérard Klein.

État de rêve est un livre fascinant qui renouvelle la science-fiction et révèle un véritable auteur. Précipitez-vous !

Jean Pettigrew

LA CONFESSION DANS LES COLLINES

Angelo Rinaldi

Gaillimard, 1990, 396 p. ; 29,95 \$

Un homme commence sa période de carême d'étonnante façon. Dans une toilette publique du métro parisien, il se fait cirer les chaussures par une femme qui, quinze ans auparavant, était la gouvernante de l'hôtel où il habitait. Cette rencontre de hasard agit comme un déclencheur à réminiscences. S'ensuit une série de portraits des résidents de l'hôtel qui, sans avoir eu une in-

fluence capitale sur la vie du narrateur, lui ont tenu lieu de famille à un moment où il n'en avait déjà plus et l'ont initié aux choses de la vie, à savoir que la soupe Campbell rend bien la texture du sperme et qu'une lecture commune des fèces consolide une vie de couple...

Au-delà de l'humour et de la mémoire volontaire, il s'agira pour le narrateur de rendre un hommage tardif à tous ces gens qui ont compté pour lui, mais dont il n'est pas certain d'avoir saisi l'essence.

Des confessions elliptiques, des personnages définis par la qualité de leur silence et de leur parfum ; tout est singulier, jusqu'aux blessures corporelles : un sein coupé par plaisir, une main brûlée par défi, une balle dans le pied pour échapper au service militaire...

Ce livre, écrit par l'un des critiques littéraires les plus corrosifs qui soit, tient à la fois de l'étude de mœurs et d'une étude sur les instruments de la Passion. La qualité et le détail de l'écriture y sont néo-proustiens. C'est tout d'un souffle et sans la hachure des chapitres que se structure ce roman. Mais, alors que ces confessions concentriques tentent de souder l'irréconciliable, voilà que, déjà, nous avons la nostalgie des feuillets de *L'Express*, lecteurs de peu de foi que nous sommes...

Marie Vallerand

TROU DE MÉMOIRE

Serge Koster
Critérian, 1991, 141 p. ; 24,95 \$

J'ai retrouvé dans *Trou de mémoire* la sensibilité à vif et la réaction exacerbée d'appartenance au groupe marginalisé que le racisme provoque presque inmanquablement chez ses victimes. Né en 1940, Juif non circoncis — ses parents voulant ainsi le protéger des purges —,

Serge Koster fera curieusement l'expérience de la différence dans sa propre communauté ; placé après la guerre dans un orphelinat pour enfants de déportés juifs, il voit son prépuce intact lui valoir du « petit catholique ». Il devra repasser la barrière, l'opération rituelle à sept ans amorçant tragiquement le parcours de sa prise d'identité juive. De Toulouse, il passe à Rueil-Malmaison, étapes qu'il retrace, malgré beaucoup de mémoire perdue, dans le chapitre intitulé « Le suis-je ? ». À l'école communale, les préjugés, les stéréotypes le rejoignent. Deuxième période, de 1952 à 1967, avec le lycée et une piètre tentative de survie qui s'exprime dans le « Je ne le suis pas ». Là aussi, « les antennes de la phobie » le dépitent et ses dénégations marqueront sans doute plus l'adolescent que les attitudes hostiles. Petit à petit, Serge Koster assumera sa différence. La maturité ne permet pas, à moins de s'y perdre, une ambivalence aussi fondamentale. L'écrivain demeure divisé cependant, comme l'indique le « Je le suis ? » interrogatif de la période commençant en 1967.

Mais les hésitations ne sont plus possibles, les charges contre les Juifs ne permettent plus de composer : l'engagement, la solidarité s'imposent du dehors et de l'intérieur.

C'est une histoire navrante que nous raconte Serge Koster, à travers celle à peine esquissée mais très présente de ses parents, mais surtout à travers les larmes, les raidissements d'un enfant « infirme de l'enfance », les sursauts de défense de l'adolescent qui trouve refuge dans l'excellence (le péché de ceux qui veulent se faire accepter), la douloureuse lucidité de l'adulte. Son discours n'est pas facile à suivre, car il colle à des réalités proches de l'indicible. Serge Koster réussit, malgré cet intraduisible, à nous faire nous approcher de

l'être à vif qui vit un destin cruel partagé par une multitude. Les mots sont ici, sans artifice littéraire, les vecteurs d'une expérience humaine dont nos mémoires ne doivent pas faire l'économie.

Blanche Beaulieu

COMBATS DE FAUVES AU CRÉPUSCULE

Henri-Frédéric Blanc
Actes Sud, 1990 ; 21,95 \$

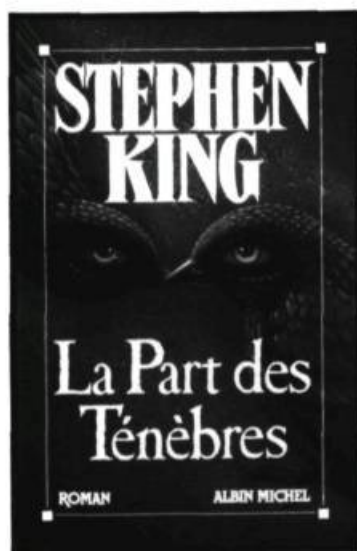
Les publicités, comme les belles paroles, sont parfois redoutables. Attiré par la petite annonce d'un appartement à louer, un « jeune loup de la pub » surdoué, mais ce jour-là un peu trop imprudent, se retrouve bloqué dans un ascenseur dont les occupants refusent de le libérer. Ce « maître-appâteur », expert des beaux discours, devra donc user de ses meilleures ruses pour acheter sa liberté.

Fort séduisante, l'idée de départ du roman faisait espérer une bataille rangée, où l'arme principale serait toute en discours, en arguments savamment figolés : la parole au cœur d'une lutte pour la survie. Mais, pour gagner un tel combat, on se devait de mettre en place une séduction impeccable, à la hauteur des fauves qu'on nous annonce, et de faire des enjeux du discours l'instrument d'un stratagème vital. Hélas, l'écriture est parfois bien terne, les arguments peu convaincants — pour les géoliers comme pour le lecteur — et les dialogues de tels fauves, bien peu mordants. Oscillant entre le monologue intérieur du prisonnier qui cherche les mots de sa défense et les dialogues qui lui permettent de plaider, bien maladroitement, sa cause, ce petit roman (cette longue nouvelle) est le récit d'un combat perdu où toute communication est faussée et où les discours se révèlent des armes inadéquates. Je n'ai malheureusement pas su démêler s'il s'agissait là de l'échec, voulu, du personnage ou de celui de l'auteur.

En ce sens, Henri-Frédéric Blanc ne réussit pas plus que son personnage à charmer l'auditoire. Je suis sortie de cette lecture avec l'impression qu'on aurait pu mieux faire.

Nicole Fortin





LA PART DES TÉNÈBRES
Stephen King
 Trad. de l'américain
 par William Olivier Desmond
 Albin Michel, 1990, 461 p. ;
 24,95 \$

Vous vous appelez Thad Beaumont, vous êtes universitaire et auteur au talent peu reconnu ; quelque chose vous pousse à écrire des romans noirs sous un pseudonyme. Un bon jour, malgré un énorme succès commercial, vous décidez de liquider Georges Stark, votre pseudonyme, afin de laisser Beaumont prendre sa place en littérature. Vous annoncez sa mort, publiquement, et vous lui faites un enterrement. Mais voilà que celui-ci, mécontent de son sort, s'incarne, devient réel et autonome, afin de se venger de tous ceux qui ont organisé sa mort et d'obliger Beaumont à écrire une autre histoire signée Stark.

Vous n'aviez pas pensé à ça ? Avis aux écrivains tentés par le pseudonyme : si vous avez bouffé votre frère jumeau dans le ventre de votre mère, la porte lui est peut-être ouverte pour se venger. Une fois entré dans votre maison, il devient l'invité encombrant. Vous ne savez plus comment lui dire : « Heureux de t'avoir connu, à la prochaine ! ».

C'est à ce duel que vous convie l'auteur de *Carrie*, de *Misery* (dont on vient tout juste de tirer un film) et de *Ça* (une brique sans nom).

La traduction de William Oliver Desmond n'est pas toujours heureuse, il y a des longueurs, mais si *La part des ténèbres* était votre première incursion dans l'œuvre gigantesque et obscure de King, elle ne serait pas la seule ; vous

voudrez répéter l'expérience et retrouver cet imaginaire.

King, alias Richard Bachman, n'est pas spécialiste des hautes voltiges littéraires, mais il sait vous accrocher et vous retenir. Il vous entraîne, à coup sûr, dans cette « part des ténèbres » qui sommeille quelque part en chacun de vous.

François Larocque

LE FRUIT DE L'ARBRE

Édith Wharton
 Flammarion, 1990 ; 42,50 \$

Richissime romancière du début du siècle (1862-1937), Édith Wharton fut récipiendaire du prix Pulitzer à deux reprises. *Le fruit de l'arbre* reflète ses préoccupations : s'oppose à une aristocratie américaine décrite sans complaisance des protagonistes épris de justice sociale.

Pendant la révolution industrielle américaine, John Amherst, ardent défenseur du prolétariat, liera son destin à celui de deux femmes : Bessy, riche héritière, l'incarnation même, par sa beauté et son oisiveté, de l'univers feutré où elle évolue, et Justine, dont le nom symbolise les aspirations.

Ce trio constitue la trame d'un roman très actuel par les thèmes qu'il traite : l'euthanasie, l'enrichissement d'une poignée d'hommes aux dépens de milliers d'autres, et, bien entendu, l'amour qui peut inopinément prendre plus d'un visage.

Malgré ses qualités, *Le fruit de l'arbre* ne me semble pas sortir de l'ordinaire : il plaît parce que tous les ingrédients de la recette y sont, mais ce n'est pas un roman décapant.

Nicole Côté

TOURMALINE

Adalbert Stifter

Trad. de l'allemand par Bernard Kreiss
 Jacqueline Chambon, 1990,
 201 p. ; 34,95 \$

Les trois nouvelles regroupées ici forment le deuxième volume des *Pierres multicolores* de l'écrivain autrichien Adalbert Stifter (1805-1868), connu surtout pour son roman à caractère didactique *Der Nachsommer* (*L'été de la Saint-Martin*).

Pédagogue imprégné des valeurs bourgeoises tradition-



nelles de l'Autriche Biedermeier, Adalbert Stifter semble trouver refuge, face aux bouleversements qui s'annoncent dans l'Empire, dans la description et la valorisation des vertus morales et chrétiennes et dans l'élaboration d'un monde d'où semblent exclues la méchanceté et la mesquinerie. Ces trois textes, trois petits contes par le ton et le caractère anonyme des personnages, exposent cet idéal de moralité et de droiture. La première nouvelle décrit le destin d'un curé doué d'un souci extrême d'autrui, exilé volontaire dans une région isolée ; la deuxième, le sort d'un homme abandonné et de son enfant difforme ; la troisième, l'intrusion de l'Histoire dans la vie calme des habitants d'un château (le résumé en quatrième de couverture promet ici beaucoup plus que ce qu'offre réellement le texte). L'auteur formule quelques réflexions attendrissantes, fournit des descriptions précises d'une nature qui semble conditionner le destin humain, et ce dans un style superbe, lent, paisible... mais froid. Il raconte ses histoires avec une retenue, une mesure qui frôlent le détachement. L'étalement des petits gestes quotidiens, l'absence de passion et de mouvement, la célébration d'un idéal presque utopique de rigueur et d'altruisme risquent de lasser le lecteur moderne qui sera tenté de taxer l'auteur de moralisme. Il faut lire Stifter en fonction de son époque, avec le regret, pourquoi pas, que ces valeurs ne soient plus, parfois, qu'un souvenir ; se rappelant à l'occasion que Nietzsche le tenait en haute estime. Ce qui n'est pas rien.

Catherine Sensal

JESUIT JOE
Hugo Pratt
 Favre, 1990, 283 p. ; 38,95 \$

On se souviendra que *Jesuit Joe* a d'abord vu le jour dans la bande dessinée. Ébauche inachevée. On l'avait lue dans la petite collection mince et souple de Dargaud. C'était un hymne déjà à la tunique rouge, un hymne automnal resté incompréhensible, comme un extrait de tableau. Voici donc le roman complet et notre imagination s'appuie sur cet aperçu illustré pour transposer et suivre l'action.

Le canot, la carabine, l'habit rouge, on croit y être. En plein London ou Fenimore Cooper ! Un primitif pousse la logique des blancs jusqu'à son ultime point de schizophrénie et de sacralisation, transformé par la tunique du justicier. Enfant d'une race condamnée à se fondre, à disparaître, (pour le missionnaire, ils se nomment tous Joe), ce descendant indirect de Louis Riel s'offre un baroud d'honneur qui n'a que le tort de ne pas être consacré par la loi désormais prééminente des hommes blancs. La logique de Joe est déjà captive. Son monde est déjà captif, réduit. Le nouveau monde le regarde comme une quantité négligeable. Récit uniquement attaché à illustrer la mort dans l'âme, *Jesuit Joe* nous apparaîtra probablement moins exotique, à nous qui vivons à proximité d'une telle tragédie.

Pour les fans de Hugo Pratt, il est bon de signaler que les éditions Favre ont déjà publié de lui une autobiographie, *Avant Corto* (1986), et *Le Roman de Criss Kenton* (1989). *Jesuit Joe* est le fruit d'une collaboration avec Paolo Rota qui s'est aussi occupé de la traduction.

Jean Lefebvre

LA MAISON TRAUM
Michel Host
 Grasset, 1990, 193 p. ; 18,95 \$

C'est le Paris d'après-guerre, le Paris des photos de Doisneau où même les adultes ont des airs espiègles. Les Frisés ont fui, le *ch'wingomme* est vainqueur, mais déjà les friandises tremblent dans leurs boudes à l'approche de Napoléon Meurdesoif et Zachée Rubinstein, grands chasseurs de sucre et ▶

de fondants. Ils traquent surtout le berlingot, prisé pour ses vertus divinatoires, et qui les aidera à trouver « l'or au traum ».

Ce roman d'aventures, fantaisiste à souhait, se présente comme une chasse au trésor, comme un livre-jeu avec cryptogramme à résoudre. *La maison Traum* s'ajoute donc au répertoire de l'Ouvroir de Littérature Potentielle qui nous avait déjà offert, on s'en souviendra, un *lipogramme* de 305 pages signé Georges Perec. Contrairement à Perec ou à Queneau, Host donne dans le *soft-oulipisme* ; son texte reste aisé à déchiffrer. L'écrivain utilise ici la technique de l'inclusion : un texte lisible est contenu dans un texte plus vaste et nous livre la clef du mystère. D'autres contraintes, d'autres permutations s'ajoutent peut-être qui échappent à une première lecture. Host aurait-il réussi à réunir dans un même texte toutes les langues, tous les idiomes ainsi que les noms de tous les personnages de l'œuvre de Victor Hugo ? Peu importe l'esbroufe, nous glissons dans ce roman comme dans un puits de Babel où la priorité est donnée à l'image acoustique.

La maison Traum, c'est l'histoire de deux enfants qui transforment leurs rêves en or. C'est aussi le récit de la colonisation, de la guerre, des génocides et du langage. Paris devient rébus, Paris nous livre ses entrailles et le lecteur se mue en aruspice.

Marie Vallerand

VISIONS DE CODY

Jack Kerouac
Trad. de l'anglais par
Brice Mattheuissent
Christian Bourgois, 1990,
583 p. ; 56,95 \$

Jack Kerouac a conçu et traité tout ce qui a constitué sa vie,



rencontres, voyages, lectures, comme un matériau littéraire. Son projet d'écriture est gigantesque. Il n'a refusé aucune forme d'expérimentation susceptible de l'alimenter. Réalisant une œuvre d'une unité remarquable, il n'a pourtant pas hésité à recourir à des techniques fort hétéroclites ni à jouer sur une grande variété de registres. Cet aspect de son travail est peut-être particulièrement sensible dans *Visions de Cody*, qui ne me semble cependant pas le mieux réussi de ses romans.

Le souci du détail de Kerouac donne lieu de descriptions admirables. Sa volonté de ne rien laisser échapper le conduira d'ailleurs à utiliser un magnétophone, à l'occasion. Le lecteur aura ainsi droit à une conversation s'étalant sur plus de cent pages entre Jack et Cody, ce qui m'apparaît moins heureux. Cultivant « l'obsession de la mémoire », Kerouac traque tous les souvenirs qu'il peut retrouver de Cody Pomeroy et retrace chacun des instants passés en compagnie de ce compagnon de voyage sans véritable éclat, qui accède au statut de héros grâce au travail de mise en forme de son ami Jack. En dépit de cela, le principal sujet du livre



n'en demeure pas moins Kerouac lui-même.

Encore ici, Kerouac nous transmet une image extrêmement lucide d'une certaine Amérique. On y retrouve tous ses thèmes de prédilection. Son amour du jazz s'y exprime dans des pages d'une grande beauté. Le caractère dérisoire que confère à toutes choses l'angoisse de la mort point sans cesse dans ce texte qui prend alors des accents pathétiques.

Claire Côté

LA PREMIÈRE MISSION
L'EFFET ENTROPIE
À LA RECHERCHE DE SPOCK
Vonda N. McIntyre
Trad. de l'américain par
Nicole Mallé
Arena, Star Trek, 1989, 509 p.,
17,95 \$; 281 p., 17,95 \$;
287 p., 31,95 \$

LE FILS DU PASSÉ
A.C. Crispin
Arena, Star Trek, 1989, 219 p. ;
14,95 \$

La série télévisée *Star Trek*, *La patrouille du cosmos* est un véritable phénomène de société. Depuis ses débuts, il y a un quart de siècle, sa popularité ne s'est jamais démentie. On organise des rassemblements de *Trekkers*, on a créé des jeux de rôle, des bandes dessinées d'après la série ; on vend des T-shirts, des affiches, des jouets qui s'en inspirent ; et, bien sûr, ont suivi une série de textes à laquelle les auteurs les plus en vue de la SF anglo-saxonne ont collaboré. Voici ces textes en français grâce aux

éditions Arena. Connaîtront-ils le même succès qu'aux États-Unis où chaque nouveau chapitre de la saga du Capitaine Kirk et de ses compagnons se retrouve sur la prestigieuse liste des best-sellers du *New York Times* ?

L'avantage de l'écrit sur le visuel, c'est la possibilité de développer en profondeur personnages et idées. En ce sens, Vonda N. McIntyre, une remarquable écrivaine détentrice de quelques prix Hugo, y va à fond de train avec le premier tome de la série, *La première mission*, où le lecteur apprend dans quelles circonstances le célèbre équipage a été formé. Très bien écrit, ce volume de plus de 500 pages relate par le menu la prise de commandement de l'Enterprise par le très jeune capitaine Kirk. La description des personnages jette un éclairage tout à fait intéressant sur leurs relations qui, tout autant que leurs aventures ont fait la renommée de la série télévisée. *La première mission*, qui met en lumière le passé des personnages, leur famille et les difficultés qui ont précédé l'état de fusion atteint par le fameux équipage, devient une œuvre essentielle.

Les autres volumes de la collection nous ramènent aux aventures plus traditionnelles des héros de l'Enterprise... Dans *L'effet entropie*, le capitaine Kirk est tué dès les premières pages, mais des jeux dans le temps permettront à Spock de le ramener à la vie, ou plutôt d'empêcher sa mort ; dans *À la recherche de Spock*, roman tiré du film, l'auteure creuse à nouveau avec bonheur les caractères et apporte de belles explications là où le film était demeuré nébuleux ; enfin, dans *Le fils du passé*, de A.C. Crispin, Spock est aux prises avec un fils venu de la nuit des temps. Encore une fois, un jeu avec le temps servira de toile de fond à cette intrigue où la volontaire absence d'émotions de monsieur Spock sera mise à rude épreuve.

Chez les amateurs de science-fiction et surtout les inconditionnels admirateurs de *Star Trek*, ces traductions étaient certainement attendues. Seul désavantage, leur prix relativement élevé — plus du triple des versions originales américaines !

Jean Pettigrew